

# Baudelaire ou les ambiguïtés

Deux cents ans après sa naissance, Charles Baudelaire est passé du statut de poète maudit à celui d'icône des Lettres françaises. Mais s'il incarne la modernité, l'homme fut aussi intensément réactionnaire.

JEAN-FRANÇOIS KAHN

**B**audelaire incarne le prototype de l'artiste maudit. Personnage qu'il a lui-même travaillé en narcisse accompli, poussant l'ambivalence à son paroxysme : ainsi a-t-il porté, à sa façon qui reste ultra-classique, une modernité poétique dont Verlaine, Mallarmé, un peu Rimbaud seront, pour une part, les héritiers. Mais son anti-modernisme foncier n'en est pas moins radical et rageur : « Le progrès indéfini, écrit-il dans son recueil de critique d'art, est un mode de suicide incessamment renouvelé. »

Double face ou capacité de dissimulation ? Intensément réactionnaire, il se refrène publiquement, et ne se met jamais à découvert. En vérité, classicisme ultra-conservateur et modernité exacerbée, Baudelaire porte en lui les deux pulsions : c'est cette déchirure intime qui en fait un poète incomparable au sens strict du terme.

## « Les horizons d'une poésie encore inconnue »

Comment juger – et jauger – une œuvre ? En elle-même, comme le résultat d'un processus intellectuellement productif. En l'objectivant, donc. Indépendamment de ce qu'on sait de l'auteur.

Or, s'agissant de Baudelaire, on assiste, depuis plus d'un siècle, à ce phénomène étrange que l'on récuse à la fois la seule appréhension de l'œuvre en soi (qu'on ne critique pas, qu'on ne critique jamais, qu'on analyse peu) et la prise en compte de la réalité existentielle de l'auteur.

Il en résulte que, lorsqu'on s'épanche sur Baudelaire, on parle, pour l'essentiel, de soi à travers le rapport de Baudelaire à Baudelaire (ce qui ouvre, en effet, un espace infini), et du rapport de soi à Baudelaire comme d'un rapport de soi à soi. D'où la logorrhée des discours sur Baudelaire dont les extravagances en disent plus sur l'ego de leurs auteurs que sur Baudelaire lui-même. Même Jean-Paul Sartre, avec talent, y a succombé. Mais, quand le talent n'y est pas, cela donne l'article effarant, limite inconsciemment clownesque, que l'*Encyclopédie Universalis* a consacré à l'auteur des *Fleurs du mal*. Dont on citera, à titre documentaire, ce passage qui n'est pas le plus caricatural : « La réflexion esthétique (de Baudelaire) met en œuvre une didactique efficace, où la violence des refus fonde l'intégrité des valeurs, images et signes pour faire du poème de cristal où se condense une âme et du foyer qui éclaire, au-delà de lui-même, les horizons d'une poésie encore inconnue. »

## La tentation de ne parler que pour soi, sinon que de soi

Toute une littérature baudelairienne est de la même eau. Le poète qui ne parle que de lui exacerbe la tentation de ne parler que pour soi, sinon que de soi. Relisons ce poème admirable des *Fleurs du mal* intitulé *La chevelure* :

« Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève

Sur les bords duvetés de vos mèches tordues »

Pourquoi faut-il, face à une poésie physique et charnelle qui parle essentiellement aux sens, se sentir obligé de s'ébattre dans un intellectualisme par lui-même obscurci ?

Et convient-il de s'encaustiquer le cerveau quand, dans *Le voyage*, cette autre fulgurance du même recueil, Baudelaire décrit ainsi un monde damné par « l'immortel péché » (ce péché originel qui l'obsède) :

« La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,

Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût.

L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide,

Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égoût,

Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote,

La fête qu'assaisonne et parfume le sang,

Le poison du pouvoir énervant le despote

Et le peuple amoureux du fouet abrutissant ».

Et a-t-on besoin de digressions savantes pour nous expliquer de quel « voyage » il s'agit quand Baudelaire écrit :

« Il est temps ! Levons l'ancre !

Ce pays nous ennuie, à mort ! Appareillons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte !

Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,

Plonger au fond du gouffre, enfer et ciel qu'importe !

Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ».

Mais pourquoi, d'un autre côté, quand on lit des vers aussi faibles que « Je respire l'odeur de ton sein chaleureux » ou, pire, dans le poème *La beauté* :

« Les poètes, devant mes grandes attitudes,

Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,

Consumeront leurs jours en d'austères études ».

Pourquoi, devant cette strophe célèbre mais nunuche :

« Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille,

Tu réclamais le soir, il descend, le voici,

Une atmosphère obscure enveloppe la ville

Aux uns portant la paix, aux autres le souci »

Oui, pourquoi faut-il malgré tout feindre de se pâmer d'admiration ?

## Un abus de qualificatifs convenus, des insuffisances, des lourdeurs...

Pourquoi s'interdire de relever, chez Baudelaire, l'abus des qualificatifs convenus, « Langoureuse Afrique, brûlante Afrique, noir océan, noire Sibérie, plaisir noir et morne, froides ténèbres, morne caricature, morne insécurité, neige monotone... »

On n'aurait pas le droit de souligner, ici et là, ces à-peu-près, ces insuffisances, ces obscurités, ces lourdeurs ?

D'un côté, oui, il y a *A une passante* ou *Correspondances*, ou encore cette strophe sublime :

« La jouissance ajoute au désir de la force.

Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,

Cependant que grossit et durcit ton écorce,

Tes branches veulent voir le soleil de plus près ».

Mais de l'autre côté, ce quatrain poussif :

« Quand le ciel bas et lourd comme un couvercle,

Sur l'esprit gémissait en proie aux longs ennuis,

Et que l'horizon embrassant tout le cercle

Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ».

Poème où il est également question de « l'espérance, comme une chauve-souris qui s'en va battant les murs de son aile timide ».

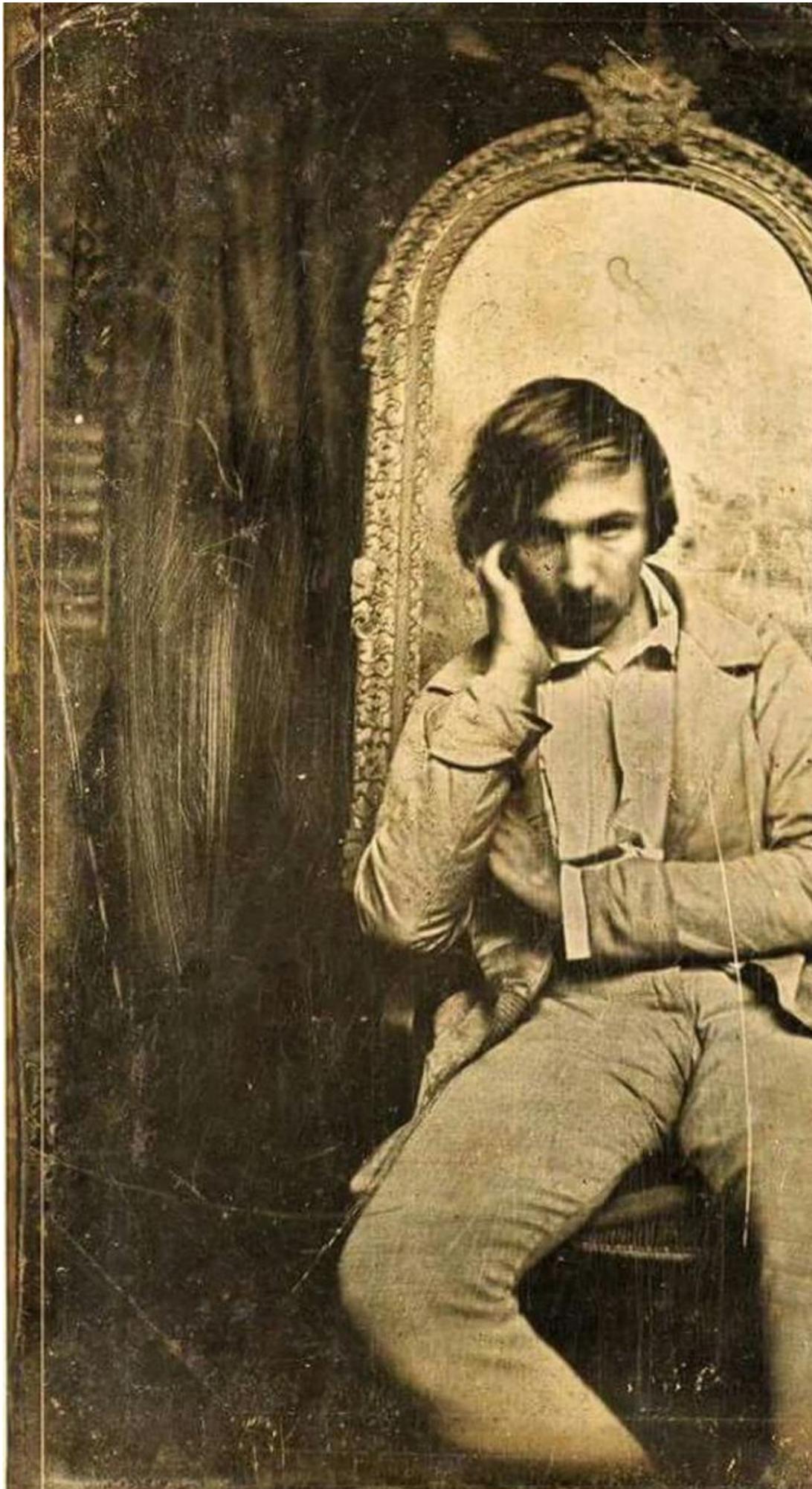
Tout se passe comme s'il était devenu iconoclaste de souligner ces faiblesses.

Il y a une inventivité très novatrice dans les poèmes en prose du *Spleen de Paris* qui n'égalent pas, cependant, la stupéfiante modernité du *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand.

## Un auteur exonéré de toute approche critique

Baudelaire, et c'est en soi un sujet de méditation, a été exonéré de toute approche critique. Victor Hugo a commis des vers exécrables (ah que oui !), mais pas Baudelaire. Lamartine est souvent ridicule, Baudelaire jamais. La doxa, du moins, interdit de ne s'en pas convaincre.

« Je sens vibrer en moi toutes les passions d'un vaisseau qui souffre ! » est



Charles Baudelaire voyait le progrès comme « un mode de suicide incessamment renouvelable ». © D.R.

sublime, forcément. Et aussi : « Son cœur meurtri comme une pêche » ou « Des êtres décrépits et charmants ».

Interdit de trouver juste difficilement supportable cette exaltation élitissime de soi. « Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,

Vas te purifier dans l'air supérieur,

Et bois, comme une pure et divine liqueur,

Le feu clair qui remplit les espaces limpides ».

Non seulement il est exclu d'apprécier avec un minimum de distance cette façon de dire, mais il l'est plus encore de juger une façon d'être. Car c'est Baudelaire aussi qui, à propos du banquet qui a été organisé à Bruxelles en l'honneur de l'auteur proscrit des *Misérables*, écrit, mais sous pseudonyme, dans *Le Figaro* : « Selon le crescendo de la bêtise chez les foules rassemblées en un seul lieu, on porta un toast à Jean Valjean, à l'abolition de la peine de mort, à l'abolition de la misère, à la fraternité universelle, à la diffusion des Lumières, au vrai Jésus-Christ, à Ernest Renan. Enfin, toutes les stupidités propres à ce XIX<sup>e</sup> siècle où nous avons le fatigant bonheur de vivre ».

Ce à quoi on a porté des toasts, en effet ce jour-là, c'est à tout ce que Baudelaire

avait fait. Et c'est à tout ce que Baudelaire aussi qui, à propos du banquet qui a été organisé à Bruxelles en l'honneur de l'auteur proscrit des *Misérables*, écrit, mais sous pseudonyme, dans *Le Figaro* : « Selon le crescendo de la bêtise chez les foules rassemblées en un seul lieu, on porta un toast à Jean Valjean, à l'abolition de la peine de mort, à l'abolition de la misère, à la fraternité universelle, à la diffusion des Lumières, au vrai Jésus-Christ, à Ernest Renan. Enfin, toutes les stupidités propres à ce XIX<sup>e</sup> siècle où nous avons le fatigant bonheur de vivre ».

Ce à quoi on a porté des toasts, en effet ce jour-là, c'est à tout ce que Baudelaire